

L'affaire Johnson

Dan Philip

L’AFFAIRE JOHNSON

Tome 1 de la saga :

Les enquêtes de O’Connor

POLAR

2023 - © Dan Philip
ISBN 979-10-359-9818-9

Dépôt légal : mars-2023

Site internet : danphilip.fr

Crédits photos : © Shutterstock : Rajarin et Happykanppy

© Depositphotos : WhiteBearStudio

Conception et réalisation de la couverture : F.C

Cette œuvre est protégée par les droits d'auteur.

Tous droits réservés, y compris de reproduction partielle ou
totale, sous toutes ses formes.

*La vérité pure et simple,
est très rarement pure, et jamais simple.*
(Oscar Wilde)

1.

A bord de sa vieille Toyota Corolla, Kim Collins, 34 ans, remontait l'imposante River Avenue. Les lignes blanches l'obligeaient à suivre un chemin au bout duquel un drame étrange l'attendait.

Dans trois cents mètres, elle arriverait à la piscine Sky Pool, située au sud de Manhattan. Sa séance d'aquagym commençait à 20 h, il ne fallait pas tarder. Depuis la naissance de son fils Tyler, âgé de huit ans, elle venait entretenir son corps. Son désir d'être à la fois une mère aimante et une femme épanouie restait intact.

Kim Collins entra sur le parking protégé par de solides grillages. Depuis leur installation, les voitures n'étaient plus fracturées. Les téléphones oubliés sur les sièges passagers retournaient dans les poches de leurs propriétaires. Les délinquants avaient perdu l'accès à leur ruelle préférée, située juste derrière la piscine.

Comme à son habitude, Kim Collins se stationna tout au fond. La plupart des places étaient inoccupées, contrairement à celles de l'entrée, plus proches de cinquante mètres. La direction assistée de sa Toyota devenait de plus en plus récalcitrante, un vrai calvaire à utiliser. Elle éteignit le moteur, sortit de la voiture et récupéra son sac de sport dans le coffre. Ses pas grésillaient sur le goudron humide. La nuit de ce début de printemps restait fraîche, presque une soirée hivernale.

Les lampadaires perçaient difficilement l'obscurité. La clôture avait bien amaigri le budget de cette petite piscine qui vivotait depuis quelques années. Le remplacement des vieilles ampoules par des LED puissantes devrait se réaliser d'ici un an ou deux.

Kim Collins, le sac en bandoulière, se préparait pour sa séance. Elle rechignait à se baigner par ce temps maussade. Bien plus que

de simples frissons procurés par une tenue en maillot de bain, c'était l'horreur qui l'attendait.

Quelques instants plus tard, une arme braquait son cœur. Le doigt qui pressait lentement la détente se rapprochait du point de déclenchement. Les larmes ne s'arrêtaient plus. Ses mains tremblaient, de violents spasmes malmenaient son estomac. Elle regardait autour d'elle, espérait un miracle, mais seule une brise froide répondit à sa requête. Les visages de son mari, Roy, et de son fils, Tyler, lui arrachèrent un dernier sourire. Elle avait eu la chance de porter un enfant et de rencontrer un homme qui l'avait toujours chérie. Alors, même si tout devait se terminer ce soir, elle avait tout de même goûté au bonheur jusque dans sa chair.

Secrétaire dans une entreprise de cartonnerie, Kim avait simplement souhaité une vie joyeuse, rien de plus. Aimer, être aimée, construire un quotidien et déguster un peu d'extraordinaire. Au milieu de sanglots douloureux, elle répétait : « Pourquoi moi ? » comme si le malheur choisissait ses victimes, comme s'il se délectait de la souffrance. Pourtant, il ne s'agissait là que d'une probabilité de trépasser, rien de plus. Quelques feuilles mortes décollèrent mollement du sol, ignorant le drame atroce qui se jouait alors.

*

Au même moment, sur la River Avenue qui longeait la piscine, deux jeunes frères rentraient chez eux sur leur BMX de marque Haro. Ils devaient revenir pour 20 h. À 11 et 13 ans, ils espéraient voir reculer l'horaire, mais les injonctions parentales ne laissaient place à aucune latitude.

Leurs vélos émettaient un grincement régulier qui suivait le rythme du pédalage. Le tempo était lent. La faible motivation à retrouver des parents *trop injustes* fatiguait les muscles et cette fichue avenue demeurait un faux plat. Ils arrivèrent à la hauteur

de la piscine Sky Pool, repère leur indiquant la proximité de leur maison. Leur mollesse d'adolescent fut brusquement interrompue.

Le hurlement d'une femme déchira la nuit. Un bruit métallique et étouffé y succéda dans la seconde. Ils s'arrêtèrent et regardèrent autour d'eux. Rien. Juste une voiture qui s'éloignait, croisée quelques secondes plus tôt.

— C'était quoi ? demanda le plus jeune.

— Qu'est-ce que j'en sais !

— Pourquoi elle a crié ? Qu'est-ce qu'elle a ? C'était un flingue ?

— J'en ai aucune idée, bon sang !

— T'as vu un truc ?

— Ça venait du parking. Et toi t'as remarqué quelque chose ?

— J'essayais de te suivre.

Le plus grand décida d'aller jeter un œil, aussitôt réfréné par le cadet, trop effrayé par cette voix presque inhumaine et ce prétendu coup de feu. Un petit débat s'installa. *Oui, non, trop dangereux, appeler les secours, j'en sais rien, merde, on n'a pas de téléphone.* Leurs parents limitaient l'accès aux écrans.

— Viens, on se casse.

— C'était un pistolet ?

— Peut-être, je crois, s'agaça le plus vieux. Allez, on fout le camp.

Les deux adolescents s'enfuirent sur leur vélo. Les cliquetis battaient la mesure beaucoup plus vite, leurs cœurs aussi.

— On aurait dit un énorme pétard. Peut-être que c'étaient juste des enfants qui s'amusaient ?

— Pédale, tais-toi. Il faut qu'on rentre et qu'on en parle aux parents.

Le cadet obéit et se concentra sur son guidon. Il suivait son frère tant bien que mal. Il essayait de se convaincre que personne

n'était mort. Il se souvenait que lui aussi en avait fait exploser, ça pouvait casser les oreilles.

Arrivés chez eux, ils expliquèrent de manière confuse ce qui venait de se produire. Le père appela aussitôt la police. Le cadet répétait que c'étaient des enfants qui jouaient, il en avait déjà vu dans le quartier. Seulement voilà, il apprendrait quelques heures plus tard, au commissariat, qu'une femme avait été assassinée d'une balle en plein cœur dans la nuit du 30 au 31 mars. Son frère et lui constituaient les uniques témoins.

Elle s'appelait Kim Collins, victime du meurtrier présumé Peter Johnson.

2.

Au cimetière de Green-Wood, le détective privé Duncan O'Connor contemplait un des étangs parsemés de nénuphars. Assis sur un banc de bois, il mit une main sur le dossier de Peter Johnson. La pluie légère y déposait ses empreintes sous la forme de petits ronds humides, l'hiver n'abandonnait pas si facilement New York au printemps.

La quarantaine d'années bientôt achevée, un mètre quatre-vingts, une longue veste noire et pantalon bleu marine, les tempes grisonnantes et le cou recouvert de cicatrices laissées par les brûlures d'un grave accident, le tout lui assurait une aura singulière. Les stigmates ressemblaient à deux mains puissantes qui l'étranglaient. On pouvait sans difficulté imaginer quatre doigts de chaque côté du larynx et un amas de chair horizontal formait deux pouces superposés. Il ne cachait pas cette particularité. « Au nom de quoi, disait-il, c'est arrivé, c'est tout. »

La fontaine flottante en forme de tulipe animait l'étendue d'eau et ajoutait son bruit continu à l'orage qui grondait dans l'esprit de O'Connor. Voilà six mois qu'il avait formulé une promesse à sa femme, Stella, qui reposait quelques mètres derrière lui.

Trois fois par semaine, il aimait s'y recueillir et, presque aussi souvent, il apportait une rose rouge. La couleur vive contrastait avec le blanc de la modeste pierre tombale.

Il sortit son Rubik's Cube, cadeau offert par sa femme pour fêter leur première année de vie commune. Cet objet représentait la passion de son mari pour les énigmes. L'assemblage des faces ressemblait à la logique des enquêtes. Construire, déconstruire pour arriver *in fine* à un ensemble cohérent.

O'Connor s'était opposé à cette analogie, certes non dénuée de sens, mais pour autant incomplète. La résolution du cube répond à des lois mathématiques qui, une fois mises en œuvre, permettent la reconstitution en un minimum de mouvements. « Or, une enquête repose sur l'humain, précisa O'Connor, une variable indéfinissable par de simples équations. »

Stella lui avait rétorqué : « N'est-ce pas toi qui répètes à longueur de temps que personne n'agit par hasard ? N'est-ce pas une règle comparable aux lois mathématiques que tu évoques ? »

O'Connor avait souri de la pertinence de sa femme, et un long baiser avait conclu la discussion.

Ce cube le rassurait. Il aimait le toucher, le sentir dans sa poche. Il aurait pu troquer son alliance contre ce jouet, bien plus révélateur qu'un anneau de métal finalement si commun à tant de couples.

Les cent quatre-vingt-onze hectares du cimetière offraient une tranquillité propice aux décisions difficiles. O'Connor devait choisir. La vie pleine et entière ou cette existence grise à laquelle il s'adonnait depuis six mois. Il avait essayé l'alcool, les antidépresseurs, les excès en tout genre, sans succès. Il leur avait préféré la douleur, bien plus réelle que cet état d'apparent bien-être. Une déformation professionnelle d'après lui. Son travail d'enquêteur l'obligeait à dénicher la vérité, à résoudre les affaires, sûrement pas à tout classer sans suite à la moindre difficulté.

Un bruit de talon aiguille annonçait la énième reprise de ce débat éprouvant. Une femme brune, élégante et charmante, se rapprochait de lui. Ses pas ancrés dans le sol promettaient la rupture de la quiétude.

Alicia Kelly saisit le Rubik's Cube et les documents, puis les posa sur les genoux de O'Connor. Elle s'installa sans demander l'autorisation.

— Je vous en prie, asseyez-vous.

— Acceptez-vous l'affaire Johnson ?

O'Connor restait silencieux.

— J'ai conscience que nous avons eu cette conversation des dizaines de fois, eh bien tant pis, nous l'aurons encore. La promesse à votre femme consistait à recouvrer un équilibre, à continuer de vivre, certainement pas à vous laisser mourir. Cette affaire Johnson vous ranimerait bien plus que vos petites enquêtes d'adultères. Je sais que vous allez me répondre que j'y vois mon intérêt, que mon cabinet d'avocat désire gagner ce procès Johnson. Et vous aurez raison. Mais je souhaite aussi vous retrouver. Nous travaillons ensemble depuis plusieurs années, je vous connais, l'heure de revenir à la vie a sonné. Votre équipe le veut également. Ce sont deux gars formidables, mais ils se sont engagés auprès de O'Connor, pas de son fantôme. Je suis désolée, vraiment désolée, mais votre femme espérait vous voir vivre, résoudre de grandes enquêtes, aider les autres, vous comprenez ?

— Merci pour vos explications, j'étais perdu.

— Arrêtez avec vos parades idiotes. Répondez-moi !

Comment oublier les images de Stella dévorée par les flammes ? Comment oublier la douleur insupportable infligée à celle qu'il aimait ? Comment accepter de reprendre une affaire d'envergure alors que la dernière avait conduit leur couple à l'horreur ?

La simple thèse de l'accident de voiture avait convaincu tous les enquêteurs. O'Connor avait naturellement réfuté cette conclusion. Il avait cherché pendant des mois une autre vérité. Il n'avait découvert qu'une histoire banale. Un type alcoolisé leur avait coupé la route, leur véhicule avait fait trois tonneaux pour prendre feu trente mètres plus loin.

O'Connor, trop absorbé par l'affaire Styler, n'avait pas réagi. Un drame commun, sans complot ni piège. Rien que la vie dans ce qu'elle propose de plus laid et misérable.

Une brise tenta d'ouvrir le dossier de l'affaire Johnson, maintenu par le cube. Même le vent prit part au débat. Cette discussion entre l'avocate pénaliste Alicia Kelly et O'Connor était devenue familière. Les mêmes répliques, les mêmes parades, les mêmes arguments, et puis l'inéluctable refus. Il se levait, la remerciait, et la laissait seule sur le banc. Aussi têtue que lui, Kelly sortit de son sac un vieux journal et le lui tendit sans ménagement. Il jeta un œil et reconnut la une dont il avait fait l'objet :

« Un détective privé de vingt-sept ans devance la police d'État et la police fédérale. »

— Vous vous rappelez ? demanda-t-elle.

Il hocha la tête lentement. C'était sa première grande affaire. Il avait retrouvé, avant la police de New York et le FBI, un tueur en série qui avait déjoué tous les pièges pendant plus de deux ans. O'Connor avait conclu que la seule manière de l'arrêter consistait à faire bien plus que penser comme l'assassin. Il devait aimer sa folie, aimer l'atrocité infligée aux victimes. Cette identification extrême l'avait conduit à anticiper le prochain meurtre. O'Connor devint alors une pointure dans le métier, ridiculisant des centaines de fonctionnaires de police. Mais, chaque médaille possède son prix. Il avait dû assombrir une partie de son âme. On n'abandonne pas si facilement le goût du vice. Quelques semaines plus tard, Stella l'avait demandé en mariage. Elle devait anéantir cette noirceur qui subsistait chez son homme. O'Connor avait épargné à des dizaines de personnes une mort lente et atroce, c'était tout ce qui comptait pour lui.

Quelque chose changea dans l'attitude de O'Connor. Il respirait plus vite, son regard gagnait en mobilité. Ses doigts

s'agrippèrent au dossier. Kelly se tut pour ne pas interrompre ce retour à la vie tant espéré depuis six mois. Le bruit de la fontaine comblait le silence difficile. Un petit groupe qui marchait sur le chemin situé derrière eux ajouta des voix au concert des diversions.

Kelly observait O'Connor du coin de l'œil, le visage du détective semblait se détendre. Impossible pour elle de retenir un sourire.

— De combien de temps disposons-nous ? demanda-t-il.

— Trois semaines jusqu'au procès. Heureuse de vous retrouver.

— Votre plaidoirie a gagné. Même si j'ai tué ma femme et que vous n'avez défendu qu'une fraction de la vérité, vous avez remporté la partie. Vous n'êtes pas avocate par hasard.

— Vous ne pourriez pas simplement me dire merci ?

— Merci, Maître Kelly, répondit-il avec un regard doux et fragile.

O'Connor ne put s'empêcher d'ajouter ce « Maître Kelly », d'habitude annonceur d'une chamaillerie, voire d'une dispute professionnelle. Elle leva les yeux au ciel, mais n'ignorait pas pour autant la reconnaissance dont il venait de faire preuve. Cependant, la voix grave du détective paraissait plus dure, plus distante. Kelly prit cette intonation comme le moyen d'éviter une émotion trop forte. *Le temps grignotera cette carapace*, se convainquit-elle.

Kelly posa une main sur l'épaule de O'Connor. Il hocha légèrement la tête. Elle sourit discrètement, puis s'en alla. Inutile d'ajouter quoi que ce soit, elle l'avait enfin ranimé.

La pluie fine cessa. Le soleil restait caché derrière son épaisse couche de nuages. L'heure des grandes fêtes estivales n'était pas encore à l'ordre du jour. Pourtant, une douceur inattendue promettait un joli printemps.

Il prit le cube et le caressa de longues secondes. Il sentit les multiples impacts sur le plastique vieilli. Les étiquettes de couleurs présentaient d'importantes marques d'usure et le mécanisme montrait des signes de fragilité. O'Connor mélangea les faces et commença à les reconstituer.

Une grenouille plongeait. Il eut juste le temps de lever les yeux pour l'apercevoir. Il fallait prêter une attention particulière pour observer les êtres vivants qui jouaient avec leur environnement. Les batraciens se confondaient avec les nénuphars, les poissons avec les reflets de l'eau. O'Connor posa son cube et ouvrit le dossier Johnson. Une analyse objective et minutieuse débuta afin de débusquer le détail qui pouvait éviter l'enfer de la prison à un homme présumé innocent.

Justement, il y en avait un.

3.

Blake White et Warren Curtis, la petite trentaine, attendaient O'Connor dans la salle de réunion de l'agence. Ils faisaient face à un grand tableau qu'il leur tardait de noircir d'éléments relatifs à l'affaire Johnson. Blake, originaire du Cameroun, avait subi l'excès d'intégration de ses parents qui rêvaient de devenir Blancs. Il devait sans cesse ressembler aux autres. Il comprit rapidement qu'une partie de son identité lui avait été arrachée. De cette privation, il créa un talent très efficace pour les enquêtes, celui de changer de peau afin de soutirer des informations.

Curtis n'avait pas de problème de couleur, mais de langage. Il détestait parler. Il considérait chaque mot comme des amorces potentielles de mensonges. Il préférait les pourcentages aux gens. Il assurait le poste d'analyste avec brio.

O'Connor les avait embauchés juste avant son accident. Depuis, il n'avait pu leur proposer que des histoires d'infidélités, faciles à résoudre. Elles avaient conduit Blake et Curtis au bord de la démission. Toutefois, travailler avec le meilleur détective de l'État de New York, voire du pays, constituait une chance à ne pas évincer.

Les deux hommes étudiaient le dossier comme des gamins savoureraient le cadeau tant attendu. Ils connaissaient chaque élément par cœur.

Peter Johnson, 38 ans, marié à la riche héritière Tess Johnson, pas d'enfant. La victime, Kim Collins, 34 ans, mariée, un enfant, avait été retrouvée morte aux alentours de 21 h sur le parking de la piscine Sky Pool par deux copines d'aquagym. Une balle en plein cœur avait causé le décès. Le mari, Roy Collins, avait précisé aux enquêteurs que le portefeuille et le bracelet en argent

de sa femme avaient été dérobés. Ce bijou de pacotille avait une valeur sentimentale inestimable pour Kim Collins. Elle ne s'en séparait jamais. Enfin, deux gosses avaient entendu une légère détonation, une sorte de bruit métallique étouffé.

Ils observaient les photos de la scène de crime. Kim Collins était allongée sur le dos, gisant près de la portière conducteur. La blessure ne laissait aucun doute sur l'origine de la mort. Les éléments à charge se composaient d'échantillons d'ADN provenant de cheveux et de sang prélevés sous les ongles de la victime. Il y avait eu lutte. Johnson présentait une légère coupure sur la joue droite. En outre, la police avait pu remonter jusqu'à Johnson en quelques minutes.

L'accusé avait vu le jour en 1984 dans l'État de Californie. Or, depuis 1983, tous les nouveau-nés avaient leur ADN inscrit dans une base de données. Il avait suffi à un policier de passer quelques coups de fil pour connaître l'identité de l'assassin.

Par ailleurs, la trajectoire de la balle confirmait la taille de Johnson. La balistique avait obtenu l'information en deux heures à peine. Enfin, il ne possédait aucun alibi, puisqu'il était seul chez lui le soir du meurtre.

— Il est dans un sacré pétrin, souligna Blake. Il n'y aurait eu que le sang ou les cheveux, on aurait pu pencher pour une erreur d'analyse. Mais dans son cas, aucun doute.

— Ouais, marmonna Curtis.

Le claquement de l'entrée principale retentit. O'Connor venait d'arriver à l'agence. Il posa sa longue veste noire et aperçut ses deux gars à travers la vitre de la salle de réunion. Leur implication lui procura une énergie évidente.

— Très heureux de vous retrouver, patron. Je savais que vous reviendriez. Vous êtes un putain de battant.

— Tout pareil, ajouta aussitôt Curtis dont la concision excessive pouvait agacer certains inconnus, mais amusait O'Connor.

Un sachet de Reese's, mini coupes en chocolat remplies de beurre de cacahuète, trônait au milieu de la table. O'Connor s'en servit comme diversion.

— Merci pour les gourmandises ! dit-il d'une voix enjouée.

Blake et Curtis sourirent de la parade. Il fallait rester ce patron solide, capable de garder le cap lorsque l'équipe perdait le nord. Il devait supprimer la moindre inquiétude. Ils travaillaient pour lui depuis six mois. Ils n'avaient côtoyé qu'un homme rassurant et efficace. Même si ses méthodes jouaient souvent avec les frontières de la légalité et de l'éthique, il dénichait la vérité dans la très grande majorité des affaires.

O'Connor ouvrit le sachet de Reese's et en proposa le contenu. Toute l'équipe se régala, chacun se dépatouillait avec la caissette plissée collée au chocolat. La vie reprenait à l'agence. Hors de question de vouer un culte à la mort. Ici, on se battait et l'on gagnait.

O'Connor sortit son Rubik's Cube et le posa sur la table. Blake et Curtis observèrent l'objet usé, mais toujours en état de fonctionnement. Leur patron venait, par ce simple geste, de confirmer son retour dans les grandes affaires.

— Messieurs, voici la procédure dans ce genre d'investigation. Nous travaillons pour le compte du cabinet d'avocat Kelly, dont le client, Peter Johnson, se trouve accusé de meurtre. Je vous remémore nos deux approches possibles. D'abord, dénicher de l'information pour décrédibiliser l'enquête de police. Un flic un peu trop zélé, un interrogatoire mené en dehors des règles, un technicien ADN peu scrupuleux. Sans oublier les infidélités, le racisme, l'alcoolisme et toutes ses joyeusetés dont les jurés adorent se délecter.

Le deuxième axe consiste à découvrir le tueur. Et pour simplifier le tout, nous disposons de trois semaines, conclut O'Connor.

Les visages de Blake et Curtis se crispèrent à l'annonce du délai imparti. Les enquêtes d'adultère leur avaient demandé entre quatre et dix jours. Un mélange d'excitation et de crainte traversa la pièce. O'Connor garda sa neutralité rassurante et ajouta :

— Nous avons dormi six mois, il est temps de travailler un peu. Vous aborderez ce dossier comme ce Rubik's Cube. Il faut que toutes les faces soient reconstituées. Inutile de crier victoire trop vite. Je ne veux pas vos croyances, mais uniquement vos analyses.

Les deux hommes hochèrent la tête, non sans une certaine lenteur. La différence entre la vie réelle et la vie fantasmée leur sauta au visage. Désormais, un type risquait la prison à vie, bien loin des histoires de couples en mal de sexe.

— Je suis allé sur la scène de crime, précisa O'Connor. J'attends les vidéos de surveillance. Un élément est à noter : le grillage du parking a été vandalisé.

— Un trou ? demanda Curtis.

— En quelques sortes. Une découpe en forme d'arc de cercle qui permet de rejoindre une ruelle située derrière le parking. Les marques sont récentes. J'ai pu, en examinant de près, détecter quelques bavures laissées par une pince coupante.

— Le tueur a pu s'enfuir par cette ouverture ?

— Oui, Blake, c'est possible.

— Ou au contraire, il a pu venir d'ici, proposa Curtis.

— Messieurs, tout cela est intéressant. Le directeur de la piscine m'a précisé qu'il avait fait installer cette clôture à cause du trop grand nombre de voitures fracturées. Les voleurs arrivaient justement de cette ruelle.

Curtis sourit de sa remarque judicieuse.

— Ce qui accrédite la thèse du vol qui a mal tourné, reprit Blake.

— Ce n'est pas à exclure. Mais il est bien trop tôt pour l'affirmer. Curtis, qu'avez-vous appris sur le couple Johnson ?

— C'est un ancien plombier, marié à la riche héritière d'un magnat de l'immobilier. Pas d'ami, quelques repas entre voisins fortunés. Aucun antécédent judiciaire.

— Je vois. Quelles sont vos hypothèses ?

— Celle du rapport : un homicide associé à un vol à main armée, insista Blake.

— J'en doute, rétorqua Curtis.

— Le témoignage des gosses vous pose un problème ?

— Oui, boss, usage d'un modérateur de son.

— C'est aussi mon interprétation. Cependant, la balistique n'a pas fait d'analyse en ce sens, tant le meurtre criait son évidence. On ne peut que supposer à l'aide des dépositions. Quoi qu'il en soit, si un silencieux a été utilisé, difficile de déduire ce type d'homicide. Dans un tel cas, le voleur se serait saisi de l'occasion, il n'aurait pas préparé son coup. Nous avons là une potentielle et première contradiction entre la conclusion de l'enquête préliminaire et les faits.

— Il est quand même spécifié que le portefeuille de la victime a été dérobé ainsi que son bracelet, intervint Blake.

— Un millionnaire tue pour un bijou ?

— Peut-être, Curtis. Mais il y a des traces de lutte. Du sang et des cheveux ont été prélevés sous les ongles de Collins. Et Johnson présente une coupure sur la joue droite.

— Un millionnaire se bat et tue pour un bijou ?

Blake afficha un léger agacement et répondit :

— Il y a bien Marilyn Monroe qui s'est suicidée malgré la beauté, la gloire et l'argent ?

— C'est la solitude qui l'a assassinée.

— Peut-être que Johnson subit lui aussi un manque, en dépit de ses millions ?

— Blake, il y a un autre problème avec votre théorie. La douille n'a pas été retrouvée.

— Merde, c'est vrai. Ça sent la préméditation.

— On remarque donc une foule de questions. Même si l'utilisation du silencieux reste incertaine, pourquoi s'en servir pour un simple vol ? Pourquoi une attaque si bien préparée tourne à l'affrontement ? Pourquoi un homme riche risquerait-il la prison pour un bracelet ? Le passage à travers le grillage possède-t-il un lien avec ce meurtre ? Pourquoi la douille a disparu ?

O'Connor préférerait les démonstrations argumentées aux affirmations hâtives. Il fallait désormais vérifier les pistes et les idées.

— Nous ne disposons que de trois semaines pour régler l'affaire, précisa Blake. Sans oublier que les médias et le public ont déjà condamné Johnson.

— Messieurs, nous sommes chargés de résoudre une énigme digne de ce nom : incompréhensible de prime abord, qui nous réserve sans doute des surprises et soumise à un délai qui va nous coller une pression d'enfer. Blake, vous confirmerez sur le terrain les renseignements dénichés par Curtis. Je veux qu'on élimine l'éventualité des informations compromettantes relatives à des flics peu scrupuleux ou des laborantins corrompus. Si l'on doit trouver le véritable assassin, hors de question de s'éparpiller. Et rappelez-vous : personne n'agit par hasard.

— Tous nos gestes ne sont pas intéressés !

— Malheureusement si, Blake. Pensez-vous que l'on se marie pour faire plaisir à l'autre ? Pensez-vous que l'amitié n'est fondée que sur le don ? Pourquoi n'avez-vous pas démissionné ? Pour éviter de me peiner ?

Curtis espérait la suite du match, mais Blake digressa aussitôt.

- Combien de temps pour les infos ? demanda-t-il.
- Je vous laisse trois jours.
- Trois ?
- Oui, Curtis. Votre rancard attendra.
- Les geeks ont des rendez-vous galants ? ajouta Blake.
- Très drôle. Comment le savez-vous ?
- Votre chemise et vos chaussures sont neuves. Vous les portez pour éviter que votre prétendante ne s'en aperçoive.
- Pur hasard !
- Aussi hasardeux que votre parfum. En six mois, c'est la première fois que vous portez attention à votre apparence.
- Blake tendit le nez vers Curtis et constata une odeur discrète.
- Le boss a raison. Je dirais un *Original Musk* de chez Kiehl's, légèrement musqué.
- Suffit !
- Vous lui passerez le bonjour de ma part. En attendant, un homme risque de croupir en prison.
- Micros, faux profils, et manipulations ?
- Parfaitement, Curtis. Je préfère voir un innocent au soleil plutôt que derrière les barreaux. Seule la vérité compte.
- Curtis voulut prendre un dernier Reese's, mais O'Connor saisit le sachet avec un grand sourire et regagna son bureau.
- Désolé, mais c'est moi le type malheureux !
- Les deux jeunes détectives comprirent qu'il était bien de retour. Ils avaient espéré que cette épreuve ait arrondi certains angles, pas de chance. Ils se regardèrent, puis échangèrent un haussement de sourcils à traduire par : « On va morfler. »
- Blake se rapprocha soudainement de son collègue.
- Quoi ? demanda Curtis.
- J'aurais parié que tes seules amies se cachaient derrière un pseudo du style *Chauffemoi66* ou *Jesuisàtoi97*.
- Ridicule et caricatural.

- Blonde, brune, rousse ?
- Au boulot !
- Toujours aussi loquace...

4.

Une femme vêtue d'un manteau en vison marron marchait sur le sol humide de Cortlandt Alley, petite ruelle sombre de Manhattan. Une condensation épaisse sortait de sa bouche tartinée d'un gloss rouge luisant. Tess Johnson, mariée à l'accusé Peter Johnson, cherchait le numéro 20, local de l'agence de O'Connor. Elle pestait de devoir s'aventurer dans ces endroits dégoûtants. Des graffitis recouvraient les murs, des mégots et des emballages jonchaient les trottoirs, quelques passants se dépêchaient de rejoindre Canal Street, une artère beaucoup plus vivante.

Une centaine de mètres plus tard, elle atteignit enfin sa destination. Rien n'indiquait avec précision la présence de l'agence, hormis un important système de protection composé d'une robuste porte métallique, d'une caméra de surveillance et d'un carreau sans teint d'une vingtaine de centimètres de côté.

Elle appuya à plusieurs reprises sur le bouton d'un vieil interphone et soupira de soulagement lors de l'ouverture électrique. O'Connor expliqua qu'il fallait descendre l'escalier puis aller jusqu'à la troisième porte à gauche.

Le courant d'air chaud revigora les joues de Tess Johnson. Elle avançait dans le couloir à la recherche de l'entrée. Les ampoules de faible intensité lui suscitèrent une énième critique. Elle cherchait l'issue indiquée par O'Connor, comme perdue dans un labyrinthe. Parmi les trois disponibles, une seule possédait une lumière tamisée dont le halo éclairait une simple plaque affichant : *Agence O'Connor*.

Johnson frappa un premier coup timide suivi d'un deuxième identique puis, trois autres, beaucoup plus francs. Le loquet se déverrouilla au cinquième. O'Connor ouvrit nonchalamment.

Avant même les politesses d'usage, elle ne put s'empêcher de détailler les cicatrices du détective. Les reliefs procurés par l'épaisseur anormale du derme et le dégradé de couleur allant du blanc au rose vif excitèrent sa curiosité, bientôt remplacée par la répugnance. Elle demeurait bloquée comme une gamine écœurée par un ver de terre ou le cadavre d'un oiseau mort.

O'Connor utilisait les stigmates de son accident pour en apprendre davantage sur ses clients. Même si les regards restaient difficiles à supporter, sa peau meurtrie déstabilisait ses interlocuteurs. Toujours plus facile de décrypter l'autre quand celui-ci était perturbé. En l'occurrence, la réaction de Johnson laissait supposer que, soit elle simulait le dégoût, soit cette vision la rebutait. Dans les deux cas, O'Connor en tirait une information. Il tendit aussitôt la main pour maintenir la pression. Quelques secondes furent nécessaires à la riche héritière pour répondre. O'Connor conclut qu'il s'agissait probablement de répulsion.

— Oui, pardon, voilà, bonjour, je suis Tess Johnson. C'est l'avocate Alicia Kelly qui m'envoie. J'ai besoin de votre aide, heu, monsieur O'Connor, je présume ?

— On va s'installer dans mon bureau, le couloir n'est pas encore chauffé.

La voix grave et posée du détective apaisa la femme. La chaleur de l'agence contrastait avec l'ambiance lugubre de cette ruelle froide et humide. D'habitude, les millions de dollars proféraient à Johnson un pouvoir sur de nombreux New-Yorkais. Ils avaient une chance inouïe de lui louer un appartement comme elle aimait le rappeler aux agents immobiliers, parfois trop complaisants à l'égard de certains occupants. Son père avait trouvé le *filon béton* : acheter pas cher, rénover, revendre. Le seul effort qu'elle avait dû accomplir pour jouir de tout ce patrimoine avait consisté à naître.

Johnson rentra dans l'agence. Elle redoutait une odeur de cigarette, d'alcool ou de renfermé. Rien de tout ça. Elle découvrit une atmosphère agréable ainsi que deux espaces d'une vingtaine de mètres carrés chacun, séparés par un petit couloir. Une grande baie vitrée permettait de deviner la salle de réunion à droite et la porte ouverte du bureau de O'Connor à gauche. Il y invita Johnson. Elle continuait à détailler le mobilier en bois de simple facture, les étagères qui supportaient des dizaines de livres. Le papier peint gris bleuté et une lampe jaune l'obligèrent à hausser les sourcils, signe manifeste de sa désapprobation.

L'agence se situait au rez-de-chaussée rabaissé. Deux soupiraux laissaient parvenir un peu de lumière naturelle. Un joggeur passa et fit sursauter Johnson, qui ne put distinguer qu'une paire de baskets. Elle préférait dominer du haut d'un quarantième étage. Seule la température douce la satisfaisait, elle ôta son manteau avec précaution.

O'Connor glissa lentement une chaise vers Johnson. En dépit de la propreté de l'assise, elle l'essuya à l'aide de son gant en cuir de pécari. O'Connor sourit devant l'inutilité du geste et s'installa derrière son bureau.

— Pouvez-vous m'aider ? Je paierai le prix. Mon mari va mourir en prison. S'il vous plaît. Je pourrais même vous fournir un local bien plus accueillant que celui-ci et à un loyer très raisonnable.

— Vous n'aimez pas la décoration ?

La moue de Tess Johnson trahit son agacement. Plus que cette question ironique, c'était le calme du détective qui l'irritait davantage. Il semblait juste vouloir faire son job. Tous les artifices de Tess Johnson furent balayés par la proposition sincère d'un café qu'elle accepta aussitôt.

O'Connor s'exécuta. Il suggéra du sucre, elle n'en prenait plus depuis que son poids jouait au yoyo. Il lui tendit une tasse

blanche dont les arômes la réjouissaient. Elle but quelques gorgées, puis la posa à proximité d'un cadre photo retourné. Elle s'en étonna, mais l'avenir de son mari effaça la curiosité. Elle fouilla dans son sac et en sortit un dossier. Elle poussa le cadre d'un geste dédaigneux, O'Connor respira profondément.

— Maître Alicia Kelly m'a demandé de vous le remettre, alors le voici.

— J'en possède déjà un exemplaire, mais ça évitera de faire une copie à mes *gars*.

— Pardonnez-moi, vous avez dit ?

— Mes deux détectives.

— J'ai cru, enfin, non rien.

O'Connor s'amusa du sous-entendu. Il savait que son physique et ce local excitaient l'imagination. Pourquoi se priver de petites cocasseries ? Il lui fallait rééquilibrer l'entretien que Johnson tentait de dominer pour la simple raison que l'argent débordait de son compte en banque.

Avant de commencer la conversation, O'Connor déclencha un enregistrement vocal installé sur son téléphone. Curtis avait bidouillé un système qui offrait la possibilité de le démarrer ou de l'arrêter à l'aide d'une pression sur le bouton de verrouillage d'écran. Il avait également remplacé le micro au profit d'un autre beaucoup plus sensible. Inutile de devoir placer l'appareil dans telle ou telle position.

Blake et Curtis avaient dû se conformer à cette pratique. Au début réticents, ils furent très vite convaincus. C'est fou ce que les témoins ou les suspects dissimulaient comme informations dès lors qu'ils se savaient surveillés. Par ailleurs, l'État de New York acceptait certains de ces fichiers parfois très commodes pour clore les procédures plus rapidement.

— Je ne vais pas vous cacher que le cas de votre mari reste très complexe.

— Vous ne pouvez rien faire ?

— Ce n'est pas ce que j'ai dit. Nous disposons de très peu de temps. Le procès commence dans trois semaines.

— Oui, je sais. D'après le procureur, il y a toutes les preuves nécessaires pour condamner mon Peter.

— Il n'a pas tort. Le sang de Peter ainsi que ses cheveux ont été retrouvés sous les ongles de la victime. Sa plaie à la joue droite suppose une lutte avec Kim Collins. Par ailleurs, et d'après la balistique, la taille de votre mari correspond à celle de l'assassin.

Tess Johnson se redressa et affirma :

— Il regardait un match de baseball, je vous le jure !

— Ce n'est pas moi qu'il faudra convaincre. Tous les New-Yorkais ont vu l'image de Kim Collins morte sur le parking de la piscine. Les jurés qui rendront le verdict s'abreuvent tous de la télévision. Vous comprenez ?

— Tout est fichu ?

— Pour la deuxième fois, je vais vous répondre que non. Vous devez juste entendre que c'est loin d'être gagné.

— Et comment comptez-vous agir ?

— Trois options. La première, c'est du droit, des histoires de vices de procédure, Kelly vous expliquera. La deuxième, influencer les jurés. Décrédibiliser Kim Collins, les flics, les experts scientifiques et les preuves matérielles.

— Salir la mémoire de cette pauvre femme ?

— Vous voulez sauver votre mari ?

Tess Johnson anticipa la chute d'une larme qu'elle essuya de justesse. O'Connor fit glisser une boîte de Kleenex. Elle se moucha sans retenue, loin des bienséances qui l'animaient à son arrivée.

— Troisième option : trouver l'assassin de Kim Collins. C'est peu commun, mais voici toutes les pistes.

— Comment puis-je vous aider ?
— Que pensez-vous de cette affaire ?
— C'est un complot, mon Peter n'aurait jamais pu commettre un tel meurtre.

— Quelqu'un vous veut-il du mal ?

Tess Johnson réfléchit quelques secondes, le regard hésitant.

— Il y a ce promoteur immobilier qui me harcèle pour que je lui vende une coquette maison. Il préfère les gratte-ciels aux vieilles baraques, m'a-t-il précisé.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Andrew Barmes.

O'Connor nota l'information sur un carnet gris.

— Depuis combien de temps agit-il de la sorte ?

— Environ deux mois, il m'a même menacée. Et voilà le résultat, tout est ma faute, j'aurais dû capituler.

— Quel genre d'intimidation ?

— Si je ne céda pas, ma vie deviendrait un enfer.

Elle retint une énième larme.

— Je travaillerai sur ce Barmes.

— Merci, monsieur O'Connor. Mon Peter représente tant pour moi.

— Le soir du meurtre, votre mari était seul et il regardait le match, c'est bien cela ?

— Oui, tous les jeudis, je vais voir maman. C'est notre petit rituel.

O'Connor consignait toujours les informations sous l'œil attentif de Johnson.

— Pouvez-vous m'indiquer l'heure d'arrivée chez votre mère ?

— Elle aime manger assez tôt. J'ai pour habitude de la retrouver chez elle vers 18 h. Ensuite, je repars aux alentours de 21 h 30.

— J’enverrai un de mes détectives l’interroger. Vous n’y voyez pas d’inconvénient ?

— Tout ce que vous voudrez, vous devez le sortir de là !

— Parfait. Votre mari a-t-il fait autre chose que regarder le match ? Une course à l’épicerie, des recherches sur internet, un coup de fil ?

— Je suis désolée, aucune idée.

— Ce n’est pas grave. J’irai lui parler. Il vit dans une résidence surveillée ?

— Oui, j’ai payé cinq cent mille dollars de caution pour le garder dans un de nos appartements. Quand on a trouvé l’amour, on ne l’abandonne jamais, enfin vous voyez.

O’Connor offrit un sourire convaincant même s’il subissait les souvenirs de sa femme en train de mourir. Il interrompit l’émerveillement de Johnson afin qu’elle lui donnât l’adresse. Il savait qu’une enquête tenait à peu de choses. L’art du questionnement en faisait partie. Il devait recouvrer au plus vite son professionnalisme.

Tandis qu’il écrivait sur son carnet, O’Connor émettait déjà des hypothèses relatives à la poupée Barbie de cinquante ans, option millionnaire. Même si la naïveté prédominait sur ses airs de grande patronne de l’immobilier, il préservait sa neutralité. Il considérait l’intuition du détective comme une vaste blague.

Johnson enfila son manteau et remercia O’Connor pour l’excellent café. Il prit le temps d’expliquer que l’ouverture électrique de la porte principale demanderait une seconde ou deux, inutile de s’acharner dessus. Les talons des *Louboutin* picorèrent à nouveau le béton gris du couloir. O’Connor observait Johnson sur son écran de contrôle quand, arrivée à la sortie, elle s’obstina sur le loquet.

« Évidemment », s’amusa-t-il.

